Document generated on 07/11/2025 8:45 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'automne des cadences

Renald Bérubé

Number 103, Fall 2010

Décadence : les nouvelles figures contemporaines d'une esthétique fin de siècle

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61273ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bérubé, R. (2010). L'automne des cadences. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (103), 7–31.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'automne des cadences

Renald Bérubé

> The third doctrine is that Life imitates Art far more than Art imitates Life. […]
> The final revelation is that Lying, the telling of beautiful untrue things, is the proper aim of Art.
>
> Oscar Wilde, *The Decay of Lying*

> […] so that, to speak paradoxically, the originals hardly resembled themselves so strikingly as the portraits did.
>
> Nathaniel Hawthorne, « The Prophetic Pictures », *Lady Eleonore*

> To a ballplayer, the game is a seed he planted as a child, a kind of beautiful creeping ivy he was delighted to have entwine him. […]
> So, in a way, the aging player, whose life seems to be a mansion […].
>
> Thomas Boswell, *How Life Imitates the World Series*

Le vinyle à étiquette Decca danse et ondule sur la table tournante de l'antique tourne-disque acheté tout au début des années 60. Peut-on être d'un âge aussi révolu et bien vouloir « jouer » encore ? Peut-être le mot « tourne-disque » est-il lui-même aussi peu fréquent que périmé et dénué de sens en dépit des sons (classiques, country, pop) qu'il fait toujours entendre en bien des langues. En tout cas. Sans doute qu'il griche parfois, le vieux 33 tours qui danse et ondule, mais est-ce bien sa faute à lui, ou celle de l'aiguille tout juste un peu moins âgée et désormais quasi impossible à remplacer, la

relève n'éprouvant aucune nécessité de se manifester (elle ne se sent pas aiguillonnée, quoi ! Bon) à l'époque des DCs et autres iPods, enregistrés ou qui *download*(ent), à telle enseigne qu'on ne sait plus bien, progrès ou décadence, comment accorder dans la phrase les mots (?) raccourcis qu'il faut pourtant utiliser. Faut-il bien écrire « des DCs », compromis boitillant, n'est-ce pas Œdipe, entre les usuels *CDs* anglais et le DC français, déjà moins courant, sans compter que l'ajout d'un *s* à ce DC s'accorde mal de la formule « ça va de soi ». J'aurais sans doute dû utiliser « téléchargent » plutôt que le « *download*(ent) » bilingue visuel de tantôt. En tout cas (bis).

Donc, ils jouent et savent se faire entendre, les trois vieux — vinyle, tourne-disque et aiguille. (Vous n'allez tout de même pas me chicaner pour ce « vieux » ; ce n'est pas que le masculin l'emporte sur le féminin, c'est plutôt en l'occurrence que, le nombre ayant un sens dans la démocratie selon le vote, deux l'emporte(nt) sur un, deux mots masculins, « vinyle » et « tourne-disque », conjointement avec un mot féminin, « aiguille », et les trois renvoyant à des objets d'un âge antérieur, l'accord de tout cela donne alors, adjectif visant à les caractériser en un bloc solide mais friable (l'âge encore), l'usage de « vieux » ici employé. Vous allez dire que j'aurais pu écrire « savent se faire entendre, les deux vieux et la vieille ». Ben sûr. Vous avez raison, je ne vous le concède pas, ce n'est pas une concession, vous avez raison tout court et sans qu'il soit besoin de discuter. Mais le « ils » qui précède, il serait devenu quoi, lui (puis-je bien utiliser cet impudent masculin-là ? Oui ? Merci) ? Ça va suffire, retournons donc à notre trio (la musique a ses droits), une vieille et deux vieux, et il faut bien qu'une parenthèse puisse se (la) fermer — se (le) clouer ?)

Alors. Il danse et ondule sur la table, le 33 tours, il gondole. Et ce n'est pas (seulement) parce que la musique qu'il joue à plaisir fut écrite par un Vénitien (*sourire* ; cette didascalie formule un souhait, les ordres ne valent rien à la fin, quoi que croient les conservateurs croassants de tout acabit). Il danse, ondule et gondole parce que, un jour de grand amour où nous le plaçâmes sur la table tournante à cette fin qu'il

nous fît entendre ses enchantements, nous oubliâmes, elle et moi, que le temps passait, que même le disque ne jouait plus, le côté A ayant épuisé ses tours, le 33 de ce côté-là s'était tu. Mais le soleil, lui, continuait le sien, de tour ; si bien qu'il frappa le vinyle silencieux emprisonné dans sa cage de plastique sur la table tournante qui ne tournait plus. Et le *long playing record* de mes études bilingues au Nouveau-Brunswick, *long playing* de si courte durée pourtant ce jour-là, de gondoler sous la chaleur qui le frappait, le pôvre, comment aurait-il pu agir autrement et pourtant survivre ? Il a survécu, un peu déchu mais non pas décati, en tout bien tout honneur et bien hésitante qualité de son. Mais mémoire oblige autant que noblesse, j'entends les sons ainsi qu'en leur jeune âge ces bébelles-là les fournissaient à mes jeunes oreilles.

Et je me rends compte soudain que je suis dans l'erreur, on peut se tromper et donc mentir en toute bonne foi quand on n'est pas politicien, la preuve en étant alors qu'on accepte de s'éveiller, de le dire, plutôt que de chercher un tapis commode sous lequel glisser (enfouir si possible) le pas très transparent. Le vinyle qui continue de tourner, danse, ondulation, gondolage et tout et tout, ne remonte pas au début des années 60, j'ai la pochette entre les mains qui ne saurait m'induire en erreur, j'espère bien, mais plutôt au milieu des années 70, « *Time flies* » chante Desjardins dans *Et j'ai couché dans mon char*, « *Tempus fugit* », a sans doute écrit Virgile au moins une fois — au milieu des années 70, disais-je, en 1976 pour être d'une précision à effet de réel indubitable mais aisément lisible pour celui qui, malgré elle, se trompa temporairement. Ladite erreur relève sans doute du court-circuit mémoro-fusionnel : le vinyle Decca ayant succédé au 33 tours de Musidisc (alors là, jeunes de jadis ou d'aujourd'hui, si vous pratiquez l'archéologie, cette étiquette-là vous parle ? C'était un produit bon marché, j'étais étudiant…), c'est comme si l'autre et l'un étai(en)t le même.

Si bien que les deux interprétations en sont arrivées à n'en être plus, pour ma mémoire, qu'une seule et même de la même pièce musicale. Alors que les réécoutant l'une après

l'autre aux fins de mettre en jeu ou en joue la mémoire, force m'est d'admettre que chacune a ses particularités, ses points de vue et ses obsessions (ce dernier mot, même au pluriel, ne constitue pour personne un danger imminent). Bon. Voilà ou entéka, ça fera pour l'attente. Ils jousent quoi, du populaire et joyeux verbe « jouser », vieux vinyle, tourne-disque antique et vieille aiguille confondus (ce masculin-ci s'explique par la même explication démocrate du nombre que tantôt) ?

Ils/Elles jouent *Les quatre saisons* de Vivaldi. J'aime, depuis toujours ou presque, ne sachant pas trop ce qu'un tel « toujours » peut bien signifier, puisque mon toujours d'origine est de beaucoup postérieur à bien d'autres, à ceux des mécènes de Vivaldi en particulier — j'aime ces *Saisons*-là. Leur vivacité, leurs sautillements, leur démarche pimpante et réjouie ; leurs incertitudes et inquiétudes, leur démarche hésitante, sombre même. Quand le violon doit-il se faire entendre en solo, quand doit-il se taire, quand doit-il se fondre dans l'ensemble ? Car les saisons n'ont pas toutes les mêmes couleurs, ni la même température, chaleur ou froidure, ni les mêmes sonorités. Il gigue ou presque au début de *L'automne*, le disque Decca titré *Vivaldi. The Four Seasons*, ces *Seasons*-là étant interprété(e ?)s par l'Academy of St. Martin in the Fields, *director* Neville Marriner *with* Alan Loveday (*solo violin*). Langage sportif inopiné : sont durs à battre, l'Academy et Marriner. Quelle que soit l'œuvre jouée ; car leurs choix de pièces à interpréter reposent presque toujours — « presque » et « toujours » : cohabitation traduisant une sorte de prudence obligée, puisque je n'ai pas tout écouté des enregistrements de l'Academy Marriner — sur les moyens musicaux les plus sûrs de l'ensemble ; pour tout dire, ils savent jouer à l'intérieur de leurs moyens. Le sénateur Demers ne saurait mieux dire, d'où ma désolation d'avoir écrit ce que l'ex-entraîneur des Nordiques et du Canadien ne saurait dire mieux. Décadence ?

Il joue *L'automne*, le trio Academy-Marriner-Loveday, le début de cette saison-là, le premier des trois moments qui la composent. Composition en trois moments qui vaut pour

chacune des saisons : Vivaldi, Antonio (1678-1741) dit « le prêtre roux » à cause (de sa prêtrise et) de la couleur de ses cheveux, tels les hockeyeurs Red Kelly et Red Hay bien plus tard et en un tout autre univers — Vivaldi, Antonio, donc, connaissait bien et déjà, tout autant que Descartes, Joyce ou Godard plus tard selon leurs pratiques, les vertus de l'organisation logique, rationnelle sinon mathématique, cohérente et songée. L'apparent n'importe comment décadent, un *Hamlet* selon Jules Laforgue, genre, très peu pour lui. Son Jules à lui, c'eût plutôt été Jules II, pape (1503-1513) d'un siècle plus tôt, qui favorisa le développement des arts, commanditant (mot quasi maudit au Québec depuis J. C[hrétien]) entre autres Raphaël, Michel-Ange et Bramante ; mais pape-soldat aussi, pape droitier, conservateur cynique à la manière Bush ou Harper — qui n'en est qu'une seule, l'intégriste — du Concile du Latran de 1512. Antonio V. ne l'eût pas suivi sur ce terrain conservateur, lui qui sut répandre sinon créer le genre musical du concerto, lui qui eut à souffrir de l'incompréhension de son évêque qui n'aimait guère ses fréquentations avec l'une de ses interprètes féminines. Les militaires et les intégristes ont tous et toujours, par delà les âges et les lieux, les mêmes obsessions primaires. Les leurs.

J'aime tant et fais jouer à répétition *L'automne* de Vivaldi parce que, des quatre saisons, j'aime surtout l'automne. C'est une raison, pas la seule, on n'est pas si simple, personne. Bon. Il faut dans ce cas s'expliquer, expliquer le pourquoi de ses choix, sinon même se justifier. Allons-y en pratiquant un vaste crochet ou une ample dérivation, du genre qui faisait écrire à Edward Albee dans sa pièce *Zoo Story* (1958) qu'« il faut savoir faire un très long détour pour parcourir ensuite correctement une toute petite distance » — vaste ou très long détour, alors, qui passe par cette phrase en provenance de l'essai de Victor-Lévy Beaulieu *Un loup nommé Yves Thériault* (1999) : « Ce qu'on cherche d'abord dans ce qu'on lit, c'est ce qui nous confirme dans ce que nous sommes, ce sont les parallèles qu'on est en mesure d'établir entre sa propre vie et celle de quelqu'un d'autre. » Ce « quelqu'un d'autre » fût-il,

et l'étant même de préférence et par choix puisqu'on a choisi sa lecture, un personnage écrit à tout le moins, sinon un personnage de fiction. Moment de révélation obligée pour le narrateur de l'histoire en cours, pour François Perron, le *je* de ces lignes qui s'écrivent, ce *je* qui rêve toujours d'écrire tout ce qu'il veut narrer en une longue phrase continue et d'un instable équilibre absolu. Un texte selon la tour de Pise ou ainsi que la *Tour de Babel* de Bruegel l'Ancien, qui peignit d'ailleurs plus d'un tableau de ladite. Il faut insister : François ne se prend ni pour Pise ni pour Bruegel — il rêve de leurs tours, simplement.

Donc : moi, François Perron, j'aime l'automne parce qu'il met fin au détestable été des sueurs inévitables et de l'air mollasson souvent accablant d'humidité, saison de l'épivardage dans le décor puisqu'il faut avoir l'air d'être en vacances — avec un *s*, sinon le vide de l'été serait redoublé, « je suis en vacance », non mais — ; à l'automne, les feuilles des arbres se mettant à tomber après avoir été si belles de toutes leurs couleurs, le paysage s'ouvre, le regard comme l'entendement ne cessent de reculer les limites de ce qu'ils peuvent saisir et appréhender. La respiration n'aura jamais été tant à son aise — et bientôt, la neige de l'hiver, en blanchissant les lieux, ouvrira davantage, trompe-l'œil à rendre jaloux le plus réservé des praticiens du baroque, ces lieux que la chute des feuilles avait déjà élargis.

Je, François Perron, aime l'automne pour la nostalgie dont il est imprégné, pour la nostalgie — fin des beaux jours (trop) chauds, comme une fin des jeunes années incandescentes — qu'on et que je lui prête et qui, vraisemblablement, le laisse stoïquement indifférent. Dans la nostalgie de ce qu'il fut, l'été est du délectable ferment d'automne : *tempus fugit*, tout cela n'est donc plus ? Tu aimes tant l'automne, donc, François ? Oui, oui, oui, répondre autrement constituerait un gros mensonge. Mais alors, François, il me faut te rappeler, vu que je lis moi aussi, je suis même ici ton lecteur, que ton Oscar Wilde (1854-1900) du *Decay of Lying* (1889) cité en épigraphe, il a bien écrit que mensonge et poésie relèvent d'un même art.

Permets que j'm'en paye un peu à tes dépens : si la « poésie » évoquée par Wilde englobe, c'est bien le cas ? toute forme de création artistique, d'une part, et que d'autre part les lignes que tu nous donnes ici à lire relèvent à leur manière de la poésie selon Wilde, de la création ou de l'art, c'est dire qu'elles relèvent du mensonge alors, et même si tu affirmes qu'en vérité tu aimes l'automne ? Mais à qui veux-tu donc mentir et pourquoi, François, ce n'est pas comme ça que je te connais ! Amoureux attendri et troublé, comme tout amoureux, toujours, de l'automne, romantique comme il se doit et en résumé, je veux bien, oui, mais menteur ?

Réponse (essai de). C'est probablement dans tes « romantique » et « en résumé » que le menteur trouve sa place, Marcel qui fut à l'origine prénommé Plusieurs, non mais ; dans la nostalgie que « baroque », tout autant que « romantisme » et « création », peut suggérer. J'aime l'automne pour lui-même mais aussi parce je suis né pour de bon en cette saison-là, parce qu'il m'a mis au monde malgré ce que disent mes acte de naissance et passeport qui affirment en toutes lettres et en chiffres que je suis né au début de l'été (avant les grandes chaleurs selon les us climatiques du lieu natal, merci tout de même), en juin, Gémeau suis-je et serais-je donc. Mais selon mon récit ou mon histoire à moi et selon moi-même sans intervention d'éléments extérieurs — de tout ce beau monde de mon moi-même qui sait procrastiner, raconter et mentir, probablement —, je suis né en automne, fin septembre ou début octobre (première partie, en tout cas, de l'automne selon Vivaldi), au choix selon mes aménagements de baptêmage officiel. Je vais me révéler, tout nu et à jeun comme on ne devrait pas pouvoir le faire puisqu'on le regrette toujours (un peu, mais pas tant que ça, malgré tout) dans les temps qui suivent et quand on se relit, se revoit, se revêt ou se réentend ; aveu à venir auquel il faut ajouter celui-ci : je ne me re- ou ré- jamais au moment où paraît ce que j'ai commis, j'attends que passe le temps, afin de re- ou ré- avec plus de distance, alors que tout un chacun/toute une chacune (pas si nombreux/nombreuse, je sais) a terminé sa lecture de la nouveauté.

L'automne, lui, n'est jamais une « nouveauté », l'automne, semble-t-il, n'est jamais autonome, sans vouloir trop jouer des sonorités. L'automne, c'est plutôt la fin de l'été ou l'avant-goût de l'hiver. Je plaide pour la souveraineté de l'automne, comme je voudrais qu'on comprenne bien que je préfère, en jouant des extrêmes, les froids rigoureux de l'hiver aux chaleurs humides et sans tonicité de l'été. Ma boutade préférée : l'hiver, quand il fait froid, on s'habille comme il faut et on est au chaud ; l'été, quand il fait chaud, on se déshabille et on a encore chaud. Merci pour votre bonne compréhension de mes « niaiseries », selon le mot de l'un de mes petits-fils qui me demandait de le faire rire puisqu'il s'ennuyait, seul avec tant d'adultes qui n'en finissaient pas de rire des histoires qu'ils se racontaient. Si donc l'un des petits-fils de François Perron ne croit guère en les histoires de son grand-père, « niaiseries », qui voudra bien croire le même déguisé en narrateur ? Déguisé : menteur, donc ? Mécréant ? Décadent ? Ou simple grand-père multiple aux divers visages ? Dont celui de lecteur ou de conteur d'histoires à dormir debout, les meilleures ?

L'automne. Celui des *Saisons* de Vivaldi, mais aussi, permettez, celui des mêmes *Saisons* selon le peintre flamand Pieter Bruegel l'Ancien (vers 1525-1569), l'Ancien parce que ses deux fils feront aussi dans la peinture, l'un étant Pieter le Jeune dit l'Enfer (1564/65-1637/38), sans compter que le fils de ce Jeune fut aussi prénommé Pieter. Après tout — et même avant —, la liberté de prénommer afin de bien protéger pérennité et continuité, cette liberté-là a tous les droits qui sont ceux de la durée et de la reconnaissance à assurer, surtout quand ces deux-là sont menacées. Détail historique, permettez une fois encore : la Flandre des Bruegel, en Pays-Bas dits espagnols, avait d'abord connu l'Inquisition pontificale à compter de 1523, puis, à compter de 1567, l'invasion du rameneur-à-l'ordre de Philippe II le Catholique, roi d'Espagne, le duc d'Albe de sinistre et meurtrière mémoire. Bon, cela va bien suffire comme manifestation visant à assurer les droits de Philippe II à l'histoire, à ses dates ou à ses agendas qui n'ont pas tant que ça changé en nos jours si modernes — modernes comme l'étaient en leurs

jours ceux de Philippe II l'invraisemblable et insupportable monomane vaticanien, sorte de taliban (catholique) bien avant l'heure, même si cette heure-là semble ne vouloir jamais cesser de sonner. S.V.P., rappelez-moi que je veux d'abord parler de l'automne puis de l'automne des Séries mondiales de baseball. Même si, jusqu'ici, je ne l'avais pas formulé en termes aussi nets. C'est que je prolongeais la réflexion selon divers critères bien aléatoires et plutôt décadents, diraient divers lecteurs mal intentionnés de Laforgue, Jules, plutôt que rationnels selon Descartes, René, que je prolongeais la discussion menée depuis les propos d'Oscar W., défenseur émérite du mensonge et du songe et du conte, alouette.

Bon. L'automne. Musique de Vivaldi le Vénitien (vous n'avez pas oublié les gondolations du vinyle, la musique a sa mémoire propre) et peinture intitulée *La moisson* (1565) parmi les *Saisons* (ou *Mois*, selon les commentateurs) de Bruegel l'Ancien, peinture dont l'original se trouve au Metropolitan Museum of Art (MMA) de New York, là où pour la première fois je l'ai vue (forcément) telle qu'en elle-même, en 1989. Cette *Moisson*-là fait partie d'un ensemble, dans lequel se trouvent également *La fenaison*, *La rentrée des troupeaux* et *Chasseurs dans la neige*, tous tableaux de la même année, 1565. Les saisons ayant leurs habitudes selon les lieux où elles adviennent, il semble que *La moisson* doive être datée, calendrier des Pays-Bas de l'Ancien, dans les parages de fin juin, alors que selon mes/nos saisons, elle renvoie plutôt à septembre, au début de l'automne, à quelques semaines après la rentrée scolaire. Puisque tel est le moment de mes visées narratives : j'écoute *L'automne* de Vivaldi, je regarde la reproduction de *La moisson* de B. l'Ancien achetée au MMA de NY, reproduction affichée dans notre salle à manger, tout juste à côté de *La méridienne* de Van Gogh ; je regarde, et alors de larges pans de mon enfance se mettent entre eux et avec moi-même à causer et à discuter.

(Si vous trouvez que j'y mets le temps avant d'arriver à dire ce qui s'en vient, ce n'est certes pas moi qui vous contredirai. C'est de propos délibéré, mais itou en hésitant, je

l'avoue, que je procède ainsi ; pour donner le change au fait que tout est toujours pressé de nos jours, qu'il faut toujours aller plus vite. Tout le temps qu'on perd à s'énerver et à se dépêcher, les détails oubliés… Les préliminaires, c'est pourtant plein de charmes, non ? Puisque la Marie des *Grandes marées* (1978) de Jacques Poulin a suivi des cours de « lecture ralentie », je m'essaie selon Montaigne, vous permettez, à l'« écriture ralentie » ; et imaginez la susdite Marie lisant ces lignes ! Mais vous avez raison, je ne vais pas vous contredire : je prends des risques, la patience a des limites, faut pas trop niaiser avec le puck, faut battre son frère quand il est chaud — là, ça suffit, bon.)

* * *

Né selon les registres au début des années 40, trois ans et plus avant la venue au monde des baby-boomers et bien plus d'années avant qu'ils et elles ne fussent ainsi surnommé(e)s (le masculin l'emporte-t-il, etc.), il me semble pourtant que je *commence* à (re)naître une décennie plus tard, en 1951 pour mon malheur amplement corrigé par la suite — en 1951, l'année du circuit, *the shot heard 'round the world*, formule utilisée sans retenue aucune par les États-Uniens pour qui un événement important selon eux et de chez eux est forcément international. Mais qui donc, à Madagascar ou en Albanie ou aux Philippines ou en Australie ou au Sénégal, se souvient du *home run* frappé par Bobby Thomson (nom propre ou nom commun ?) lors d'un match éliminatoire visant à déterminer qui, de son équipe, les Giants de New York, ou de ses adversaires, les Dodgers de Brooklyn, serait déclaré champion de la Ligue nationale de baseball et obtiendrait dès lors de participer à la Série mondiale contre les (invariables) champions de la Ligue américaine, les Yankees de New York ? Les Giants et les Dodgers avaient terminé *ex æquo* en tête à la suite des matchs du calendrier régulier ; à la fin de la neuvième manche du match éliminatoire décisif disputé au Polo Grounds des Giants, les Dodgers menaient par le score de 4 à 1.

Don Newcombe lance pour les Dodgers ; un retrait, un homme au premier. Le frappeur suivant y va d'un simple et le suivant d'un double, 4-2, deux hommes sur les buts, un seul retrait toujours. Bobby Thomson s'amène au bâton, changement de lanceur, Ralph Branca remplace Newcombe. Et Thomson frappe la balle loin, loin, loin, loin, 5-4 Giants, fin du match. Désolation, vos yeux se vident, vous voyez le vide, seulement du vide, vous ne savez pas encore que vos neuf ans pleurent, que vous vous sentez terriblement déçu, déchu — rien, plus rien ne sera jamais assuré, rien, rien, rien, trois fois rien jamais assuré devient la seule certitude. C'est le parcours de la balle frappée loin, loin, loin, loin par Thomson que Don DeLillo suivra (que se passait-il à tel endroit sur terre alors que la balle…) pour écrire son gros roman de 827 pages, *Underworld* (1997). Ce n'est pas un roman de lecture facile ; mais ce ne fut pas non plus facile ce jour-là pour un *Dodgers fan*. Ce le fut sans doute pour un partisan des Giants ; mais qui dira que le jour, surprise et tout, fut pour lui de digestion plus routinière, demandez-le à Paul Auster, votre narrateur ayant lu (presque) tous ses textes et sachant qu'il était un *Giants fan* invétéré même s'il demeure aujourd'hui à Brooklyn.

Pour dire franchement la franche vérité vraie, je ne crois pas me souvenir bien précisément du déroulement de ce match alors qu'il se jouait. J'ai même l'impression que mes neuf ans n'en avaient pas grand-chose à faire. Mais mon père était si désemparé, découragé, enragé, il a si souvent raconté la fin de ce match que par bribes et par morceaux j'ai dû comprendre un peu de quoi il s'agissait ; après tout, on jouait à la balle molle à l'école, on sait comment se déroule un match. Et puis, quand tu as neuf ans et que tu vois ton père dans cet état, tu as des raisons de faire de gros efforts de comprenure. Je me souviens que j'aurais bien voulu savoir ce qu'était un *dodger* ; je savais que *giant*, c'était « géant » en anglais — mais *dodger* ? À cette époque, les voitures et les grandes marques états-uniennes de l'industrie automobile m'étaient plus familières que les ligues majeures de baseball ; entre une (voiture) ou un (camion) Dodge de Chrysler et un Dodger de Brooklyn, il devait y avoir

un lien quelconque. C'est bien plus tard — mais quand au juste je ne le sais pas, et que peut signifier « bien plus tard » entre neuf et treize ans ? — que je l'apprendrai : question de lignes de tramway qui passaient devant l'Ebbets Field des Dodgers et obligeaient les spectateurs et autres passants à les esquiver, à sautiller pour ce faire, à *dodger*, dirons-nous donc.

Je repenserai à tout cela quand les *draft dodgers* états-uniens de la guerre du Viêtnam, Muhammad Ali étant le plus célèbre, refuseront de s'engager pour combattre au Viêtnam — « *the Viets never called me nigger* », dira Ali. Or justement, le premier Noir à jouer dans les ligues majeures des Blancs, Jackie Robinson, jouait pour les Dodgers, et c'est d'abord au Québec, avec les Royals de Montréal, club-école du club de Brooklyn, que Robinson avait franchi un premier Rubicon. Ça aussi, je le comprendrai plus tard, je savais juste que, pour mon père, Robinson se comportait sur un terrain de baseball ainsi que son idole absolue et totale, Maurice Richard des Canadiens de Montréal, se comportait sur la glace du Forum et autres lieux des matchs de la *NHL*.

Je crois me souvenir un peu plus des Séries mondiales de 1952 et 1953, qui mirent aux prises les Dodgers et les Yankees (évidemment), les Dodgers montrant plein de grandes qualités, étant même peut-être — sûrement, c'est évident, même si l'évidence n'a pas de preuves ; d'ailleurs, comment l'évidence doit-elle se prouver ? — supérieurs à leurs rivaux, mais les Yankees (évidemment) finissant par l'emporter. La vie n'a jamais trop su comment s'y prendre dès lors que se pose la vaste question de la justice en ce bas monde, surtout dans le (*wonderful*) monde du sport, surtout (bis) quand il y a des arbitres, il faut le demander aujourd'hui, en novembre 2009, à l'Irlande entière en donnant un simple nom, Thierry Henry. Je revenais de l'école en fin d'après-midi, vers 15 h 30, 15 h 45 — on disait alors « trois heures et demie, quatre heures moins quart » —, et mon père fendait du bois près du hangar — on disait « la *shed* » — en prévision de l'hiver qui s'en venait. La Série mondiale se jouait à la fin de septembre et au début d'octobre alors ; c'était le temps du bel automne, celui du premier

des trois mouvements de *L'automne* de Vivaldi, de loin celui que j'écoute avec le plus de plaisir, joyeux, pétillant, accompli, les arbres arborent des feuilles de toutes les couleurs comme *Les oiseaux* que chantait (*live*) et chante encore (sur DC) Gilbert Bécaud. Mon père fendait son bois pour l'hiver en écoutant le match à la radio, description due à Michel Normandin ou René Lecavalier, je ne sais plus et ne veux pas vérifier, les flottements du mystère et de l'incertain ont aussi des droits qui permettent de rêver, d'inventer, d'imaginer.

Mais je me souviens (avec des saluts à Georges Perec pour son recueil de ce titre, et à Eugène-Étienne Taché, auteur de la devise du Québec) clairement que le commanditaire était le fabricant de lames de rasoir Gillette. Pourquoi cette précision du souvenir ? Je n'en sais trop rien ; peut-être parce qu'à cet âge on rêve du moment où on devra se faire la barbe… Bon. Mon père fendait son bois, il avait branché une rallonge dans l'une des prises électriques à l'intérieur de la maison, avait fait suivre le fil par l'ouverture d'une fenêtre et placé l'appareil radio sur une bûche ; il fendait son bois tout près de sa maison, en plein air et non dans sa *shed* où il garrochait le bois une fois celui-ci fendu, il le corderait plus tard un jour de pluie, il fumait ses rouleuses et suivait son match de baseball des Séries mondiales : le bonheur total, TOTAL. Sauf que. Quand je lui demandais : « Comment vont les Dodges — c'est ça que je disais, pas Dodgers —, papa ? » et que sa réponse était bien emberlificotée ou colérique après plusieurs jours de la même question, je comprenais que les Yankees (évidemment) étaient sur le point de triompher.

N'empêche. Si les malheurs du club de Brooklyn m'atteignaient (pourquoi Gil Hodges n'arrivait-il pas à frapper, pourquoi Don Newcombe, si merveilleux en saison d'été, n'arrivait-il pas à gagner en octobre, pourquoi n'était-ce pas évident que Roy Campanella était un meilleur receveur que Yogi Berra, pourquoi à l'infini du désarroi), reste que là naquit pour moi la saison nommée « automne », la plus énigmatique, la plus mystérieuse et la plus impressionnante ou ébouriffante de toutes, la plus imprévisible : l'automne

commence par le début de la Série mondiale, commençait plutôt, puisqu'elle commence aujourd'hui avec les séries éliminatoires de baseball qui vont éventuellement mener à la Série mondiale, fin octobre-début novembre, genre, en pleine saison de football, les sports ne respectent plus la saison de leur pratique. Et les matchs ont lieu le soir et même s'il pleut dorénavant : les cotes d'écoute de la télé ont des droits qui n'ont rien à voir avec le sport nommé « baseball » ni avec le plaisir du jeu ou la sécurité des athlètes.

Dommage et décadence. J'écoute le début du premier mouvement de *L'automne* de Vivaldi le Vénitien roux, et je reviens de l'école ; les jours sont courts dorénavant, le soleil est bas dans le ciel à l'ouest, à la veille de se coucher, derrière le clocher de l'église ; mon père fend son bois, et l'appareil radio sur la bûche lui décrit le match qui met aux prises… Bon, j'arrête là, juste à la veille de poser la question déjà formulée que vous savez. J'oserais dire, si vous me le permettez, que ma nostalgie se promène en gondole à cause de ces réminiscences dont le baseball est la cause. Merci de votre compréhension, Bruegel nous comprend, vous et moi.

C'est à l'automne de 1954, trois ans après 1951 ainsi que je n'ose quasiment pas l'écrire, que l'autre naissance suivant la biologique de 1942 allait s'accentuer, prendre un rythme à elle, devenir autonome en langage socio-historico-psy des jours d'aujourd'hui que mes jours d'alors ne soupçonnaient même pas. Sans compter que le même d'alors ne savait pas que le Québec aurait, quelques décennies plus tard, l'occasion de mettre en œuvre le même trio socio-historico-psy mais répondrait non à « s'autonomiser », ce qui suscite plus d'interrogations que l'explication fournie par Billy Loes, lanceur des Dodgers, à la suite d'une erreur par lui commise : il avait été aveuglé par le soleil en tentant d'attraper une balle frappée au sol, qui saurait mieux causer de l'oxymore ? Ça va suffire, la digression. Cet automne-là de 1954, ni les Dodgers ni les Yankees (enfin) ne participaient à la Série mondiale — et je ne vais pas ici expliquer comment telle situation incongrue put advenir malgré les prédictions des connaisseurs.

La Série de 1954 allait se jouer entre les champions de la Ligue américaine, les Indians de Cleveland, et ceux de la Nationale, les Giants de New York de sinistre mémoire de 1951, dirigés par l'insupportable haïssable nommé Leo (pas d'accent aigu sur le *e*) Durocher, auteur de ce mot célèbre : « *Nice guys always finish last* », vive la conquête de l'Ouest à la mode cowboy. La Série 4 de 7 commençait au Polo Grounds des Giants le 29 septembre (je viens d'aller vérifier dans *Total Baseball*). Mon père n'avait guère d'intérêt pour cette Série-là ; j'étais devenu pour ma part, depuis 1951 ou ses narrations, une sorte de fana ou d'accro, je lisais religieusement et régulièrement les pages sportives de *L'Action catholique* et de *La Presse* (bien meilleures) ; j'étais évidemment anti-Giants puisqu'ils avaient devancé les Dodgers en calendrier régulier de la Nationale, j'étais évidemment pro-Indians puisqu'ils avaient devancé les Yankees (enfin) en calendrier régulier de l'Américaine.

Ajouts importants : les Indians comptaient sur le premier joueur noir à évoluer dans l'Américaine, Larry Doby, superbe frappeur qui deviendrait plus tard, en 1969 souvenez-vous, le premier entraîneur des frappeurs, justement, de « nos Expos, nos Amours » ; les Indians comptaient également sur un trio de lanceurs ayant remporté vingt victoires ou plus durant l'été, Early Wynn, Bob Lemon, Mike Garcia. Or, *the name of the game is pitching*, les chances étaient de notre côté, Durocher serait scalpé, youpi ou Youpi (anachronisme), rien de meilleur ne saurait advenir sur la planète des singes que nous fûmes. Vous devinez le reste, si vous avez le moindrement l'instinct de la catastrophe : les Giants l'emportèrent en quatre matchs consécutifs, la Série de 1954 est celle du *catch* toujours remontré, chaque automne, du voltigeur de centre des Giants, Willie Mays (à la suite d'une frappe de Vic Wertz, mais qui s'en soucie, sauf ce souci-ci ?), c'est aussi celle de Dusty Rhodes et de ses bien trop courts coups de circuit, circuits indécents, à moins de trois cents pieds du marbre, dans le bref champ droit du Polo Grounds. L'horreur, j'vous dis, du vol non pas de grand chemin mais de clôture trop rapprochée.

Bien plus tard — alors là je puis dire quand, je sais : à compter du début des années 70, à l'UQAM, précision supplémentaire —, j'enseignais, je donnais, entre autres, des cours sur le roman des États-Unis. Avec *La lettre écarlate* (1850) de Hawthorne (1804-1864) et *Descends, Moïse* (1942) de William Faulkner (1897-1962), *Gatsby le magnifique* (1925) de Scott Fitzgerald (1896-1940) fut, était — et demeure toujours — l'un de mes très chers. Au cœur de *Gatsby*, la Série mondiale truquée de 1919, celle des Black Sox de Shoeless Joe Jackson, qui ne tricha vraisemblablement pas, il faut croire de ce point de vue ce que raconte l'Albertain W.P. Kinsella dans *Champ des rêves* (1982). Sauf que les intérêts supérieurs du baseball (*my God !*) demandaient des victimes, Shoeless Joe en fut une, la principale. Son radin de proprio chez les White Sox, Charles Comiskey, s'en tira bien, les quatre pieds blancs, permettez, lui dont la responsabilité était grande — il s'en tira si bien qu'un stade honore aujourd'hui son nom et qu'il est membre du Temple de la renommée du baseball à Cooperstown (d'après Cooper, de la famille Fenimore). Au cœur de *Gatsby*, comme enchâssée ou mise en abyme, la Série mondiale truquée de 1919, telle une métaphore de ce qui minait et guettait les États-Unis : le gain, la rapacité, la cupidité, le désir insatiable des dollars et du pouvoir, quelles que soient pour les autres et la collectivité les conséquences. Fitzgerald savait lire, peindre prophétiquement : les aventures Enron et Bernard Madoff ne vont surtout pas contredire la portée de son roman. Entre idéalisme et profit, disait en quelque sorte *Gatsby*, les É.-U., en dépit de leurs assertions religio-putitaines (attention, là !), préfèrent toujours le profit. La Série mondiale truquée de 1919, alors ? La vie allait bientôt se charger de l'imiter, décadence et déception.

Oui, oui, tu as raison, Marcel ; me voilà encore à faire le tour grand, à hésiter et à valser, à tourner autour du pot ainsi qu'on dit d'un lanceur qu'il lance autour des frappeurs, qu'il les force en quelque sorte à s'élancer sur de mauvaises offrandes. Bon. Oui, oui, je sais bien que la Série 1954 a signifié plus que je ne viens d'en raconter, que même j'ai raconté

ce qui précède pour retarder le moment de raconter ce que tu sais — et qui va suivre, forcément.

* * *

Dans la salle de lavage de la maison paternelle/maternelle, une grande photo est accrochée au mur sud. Une photo aérienne, en couleurs. Qui date de l'automne 1954. La photo montre — vous connaissez le genre, c'est certain, il se pratique encore par diverses compagnies qui photographient depuis les airs puis viennent vous offrir leur chef-d'œuvre à saveur pour vous d'autobio — la maison et les bâtiments de la ferme de mes jeunes ans ; à l'arrière de la grange, en un jaune lumineux aujourd'hui encore malgré l'âge de la photo et les vicissitudes qu'elle a pu subir — comment compter le nombre de lavages, comment calculer le nombre de repas préparés dans la cuisine adjacente ? — durant toutes ces années, un large pan du champ de grain, des gerbes de grain en quintaux, la récolte céréalière de cette année-là. Une récolte rare dans son abondance et sa qualité, une récolte dont rêvent toutes les semences au printemps.

Je me souviens que, chaque matin de cet automne-là, après être allé chercher les vaches aux champs et les avoir convaincues d'entrer dans l'étable pour la traite, il fallait de toute urgence qu'avec le chien j'aille faire peur aux corneilles qui s'installaient avec assurance sur les sommets des quintaux et se gavaient des amandes de blé ou d'orge ou d'avoine, la table était mise. Ce que le chien a pu japper, ce que j'ai pu crier selon diverses variations, ce que nous avons pu courir — ça vole, des corneilles, c'est intelligent, des corneilles, demandez à Jean-Claude mon beau-frère qui en a jadis apprivoisé une et qui peut, aujourd'hui encore, vous en parler avec admiration et plaisir ; ou relisez tel passage de *La tache* (2000) de Philip Roth, le grand romancier états-unien qui a beaucoup écrit sur le baseball, il est en parfait accord avec mon beau-frère !

J'aime infiniment cette grande photo-là enchâssée dans son cadre gris perle, sévère ou faisant ressortir les couleurs de

la photo, je ne sais trop. Bien sûr elle me tire vers l'arrière, qui est toujours la direction qu'a tendance à emprunter l'âge qui avance ; elle ramène à un temps bien antérieur à 1954, cette petite maison en bardeaux de cèdre comme il y en eut tant et tant dans tant et tant de villages du Québec, encore davantage dans ces villages qui, comme le nôtre, furent d'abord développés par et pour (je n'écrirai certes pas « grâce à ») l'industrie forestière. Elle me ramène au début du XXe siècle, construite par M. Banville, je crois, de qui mes parents l'achetèrent au moment de se marier en 1937. La crise économique battait son plein et tous les moulins du village, sauf celui de M. Levasseur, avaient cessé leurs activités, années où un dollar était *big money* ; sur la toiture, dans la ligne de la cheminée placée au beau milieu du pignon, vous voyez comme un tracé précis, celui précisément des « émissions » de ladite. Il y a aussi ces revêtements d'un autre âge, ceux des toitures de la grange et de la *shed*, en ce qu'on appelait du « papier brique » ; il y a longtemps que la tôle les a remplacés, chez l'une comme chez l'autre. Elle a même eu le temps de rouiller abondamment, surtout dans le cas de la grange.

Et le poulailler, lui, ancienne maison d'employés des Fenderson du temps des moulins, maison achetée par mes parents et déménagée sur notre terre entre demeure et grange, ce poulailler-là a disparu depuis un moment déjà ; puisqu'il risquait de s'écrouler et qu'il constituait une sorte de « nic à feu », ce qu'après tout on peut considérer comme normal pour un poulailler où nichèrent tant de poules grises, mon père a fini par se décider, c'est pas facile autant qu'il peut le sembler à la lecture, une décision semblable : il a fait venir monsieur Grégoire et le gros Caterpillar de la municipalité, monsieur Grégoire a creusé un vaste trou, puis a écrasé le poulailler et l'a poussé dans le trou, R.I.P. (Mon cher Sébastien Chabot, tu me permettras de te dire que j'aime mieux cette fin-là que celle que doivent subir, malgré toi j'en suis sûr, les bêtes et leur habitation dans ton roman de 2006, *L'angoisse des poulets sans plumes*.)

Bon. Telles sont quelques-unes des représentations de la photo, qui renvoient toutes et en toute transparence

— anachronisme : qui donc utilisait ce mot, « transparence », en 1954 ? Duplessis, Louis Saint-Laurent et les évêques et nos curés et nos enseigneurs ? Vous voulez rire ? Remarquez qu'on l'emploie aujourd'hui en ne sourcillant point et sans que rien soit changé — à la réalité de 1954, à ses antériorités et à leurs pompes, ces dernières étant sans doute le fruit des transformations par la mémoire, mécanisme mystificateur, de ce qui fut le temps d'avant. Mais elle se révèle tout autant vlimeuse que transparente, cette photo-là, tout autant menteuse que véridique. C'est dans les verts qu'elle ment (ah, le golf maintenant ?). Regardez-la de près, sans ciller ; vous verrez qu'il est des verts ajoutés au vert de la cour d'herbe entourant la maison et le pacage des alentours de la grange, sauf à l'arrière, et que ces verts-là constituent comme des tapons, des blocs précisément délimités. Et ces mensonges sont tout autant — peut-être même plus encore — porteurs de vérités que celles qui se donnent d'abord à voir au premier coup d'œil, même distrait.

La visée de mes parents au temps de leur mariage était bien simple et bien claire. Pas masochistes un brin malgré la crise, non plus que nés pour un p'tit pain malgré les enseignements officiels, ils voulaient, employons le mot, réussir. Ce qui, après tout, ne constitue pas une si mauvaise attitude dans la vie — je m'en suis souvenu plusieurs fois, oui, en particulier en 1980 et en 1995. Réussir : cela voulait dire d'abord qu'il fallait, pour que la terre puisse faire vivre la famille à venir, à la fois et selon un ordre logique, construire des bâtiments de ferme de bonne grandeur, trouver un troupeau laitier de belle qualité qui habiterait ces bâtiments et procurerait les revenus de base, faire en sorte que le sol produise pour assurer la nourriture dudit troupeau qui lui-même allait nourrir la maisonnée. Et, prudence oblige surtout par temps durs, diversifier ses sources de revenus : le lait des vaches sans doute, mais aussi les œufs des poules et la viande d'icelles itou, le très vaste potager, dit « le jardin », qui entourait la maison et se répandait dans les champs, la viande de boucherie, celle des porcs comme celle des jeunes bêtes à cornes (dont les cornes n'étaient pas toujours bien assurées encore ; il

faudra raconter une autre fois la détresse d'un enfant voyant son veau du printemps s'en aller vers l'abattoir de décembre). Il fallait trouver des $ qui permettraient tout cela : le jeune marié s'en allait l'hiver travailler dans les chantiers.

À la fin des années 40, ne restait à construire, pour la réalisation de l'ensemble des rêves de la fin des années 30, que la maison, la « grande » maison qui remplacerait la « petite » de M. Banville. Les $ nécessaires à telle construction ne se ramassèrent surtout pas à la pelle ainsi que les feuilles mortes de la chanson que vous connaissez et aimez, surtout quand Montand, Yves la chante, mais un à un et patiemment, comme ceux qui avaient servi à la réalisation des étapes antérieures. Sauf qu'ils furent d'abord dépensés, santé oblige toujours, même en l'absence d'un système collectif visant à l'assurer : le mari du couple dut être opéré à l'hôpital de Campbellton en 1949, les épargnes y passèrent, il fallait recommencer. On recommença, et vite ; si bien que le bois nécessaire à la construction fut coupé sur nos terres, puis soumis au sciage sur nos terres aussi. Existaient alors, en cette première moitié de la décennie 1950, des moulins ambulants, sorte de gitans du sciage ; ce fut l'un d'eux, permettez que son nom ait disparu de ma mémoire, qui scia derrière la « petite » maison les billots destinés à la construction de la « grande ».

Sauf que le sciage, je ne vous apprends rien, cela laisse des copeaux, des tas de copeaux, plus ou moins… copieux selon la morphologie des billes à tailler en planches et en madriers. Regardez attentivement, ben oui, j'me répète, la photo et ses verts : tous les verts plus foncés et bien délimités qu'alors vous voyez, ce sont des tas de copeaux de sciage qui, plus tard sciés en longueur de bois de chauffage, firent les beaux matins de ma mère dès lors qu'il s'agissait d'allumer le poêle. Je me souviens, resalut Georges Perec : mes parents hésitaient à acheter la représentation aérienne de leur propriété, et c'était les tapons de copeaux éparpillés selon les déplacements du gitan de moulin dans « la cour de la grange » qui les dérangeaient, pas les belles piles bien cordées de bois scié, planches ou madriers. On a sa fierté. Et le vendeur d'expliquer que ces

tapons-là seraient effacés, éradiqués, gommés, alouette, que toutttt l'ensemble serait d'un beau vert, selon le souhait.

Je n'ose pas dire qu'il convainquit, vous le savez déjà : comment donc effacer le réel, une photo vaut mille mots, si elle se met à mentir… Mais je dirai, permettez, que cette forme de mensonge-là me causa à la fois grande perplexité et grand plaisir ; grand plaisir parce qu'elle eut l'heur de convaincre mes parents de vous savez quoi, car j'aimais la photo, grande perplexité parce que je découvrais qu'une photo pouvait donc conter des menteries — c'est plus tard que j'appris qu'à la même époque l'URSS était une sorte de championne de cet art-là de la photographie, il fallait que les photos sachent biffer qui n'était plus de bonne compagnie dans les rencontres du Soviet suprême, et le « bonne compagnie » selon Staline, ça variait vite. À la même époque en plus, cela je le savais, l'URSS menaçait notre suprématie au hockey — cela me parlait fort, d'autant que les frères du Sacré-Cœur qui nous enseignaient avaient tendance à en rajouter, *because* le cardinal Mindszenty prisonnier des communistes à l'ambassade des États-Unis en Hongrie à compter de… 1956 (oups, vous venez de prendre connaissance d'un court-circuit de la trompeuse mémoire, je ne vais pas reculer de mon allant premier qui a plus tôt écrit 1954 — transparence, l'URSS n'est plus ; il n'est pas dit pour autant que la Russie de Poutine qui fut, lui, responsable jadis du KGB… ; et si un critique devait me reprocher mon erreur, je saurai alors qu'il n'a pas lu ces lignes-ci, le lui dirai, un narrateur doit penser à tout, en particulier à son auteur), mais bien moins que les religieuses qui enseignaient alors et entre autres à une très jeune fille, mon épouse d'aujourd'hui qui me raconte, sur ce sujet des histoires communistes que les sœurs racontaient, de superbes histoires à dormir vous savez dans quelle position.

L'automne 1954, alors. Je ne vais pas insister, vous comprenez pourquoi le premier mouvement de *L'automne* de Vivaldi d'une part, pourquoi *La moisson* de Bruegel l'Ancien d'autre part, à quoi il nous faut ajouter *La fenaison* et *La rentrée des troupeaux* du même, comme toutes ces peintures au jaune des champs si saisissant de Van Gogh, sans omettre que les

peintures de Bruegel et de Van Gogh sont souvent survolées de noirs oiseaux — vous comprenez pourquoi, tous ensemble, Vivaldi, Bruegel, les Dodgers, la bûche de bois portant la radio, le jaune des blés et autres céréales, les corneilles, les Indians de Cleveland et Van Gogh, le mensonge et ses révélations, pourquoi toutes ces données-là se trouvèrent dès lors liées. Il ne fallait surtout pas lire selon le seul premier coup d'œil ; certaines gens, dépositaires de telle technique, savaient, pour vous plaire et pour vendre leur produit, trafiquer le réel ainsi que vos vœux le souhaitaient. Est-ce là de l'Art, monsieur Wilde ?

Si le Fitzgerald de *Gatsby* avait su lire les États-Unis au point de les définir selon le procédé tricheur menant aux résultats de la Série mondiale de cette année 1919 du *national pastime*, au point qu'on puisse penser aujourd'hui que de vastes secteurs de la vie états-unienne ont fini par imiter cette forme de tromperie, hypocrisie, déchéance, déclin, dégénérescence, décadence, alouette ; si le vendeur de photos aériennes de 1954 a fait verdir les amoncellements de copeaux pour faire « plus propre » selon les vœux parentaux, cela n'a empêché ni la vie/Vie ni l'art/Art, tenaces tous (oh, le masculin) les deux/quatre, de continuer, l'une sa p'tite bonne femme de route et l'autre son p'tit bonhomme de chemin. Le temps lui-même ne se fit pas faute de continuer et d'avancer ; 1955, sans broncher, succéda à 1954.

Au Québec, la fête de la Saint-Valentin fut cette année-là célébrée avec plus d'un mois de retard, le 17 mars au Forum de Montréal ; mais l'attente en valait la peine, car tout un chacun et toute une chacune se souvient encore aujourd'hui que ce soir-là du 17 mars 1955 Maurice Richard reçut du Québec une déclaration d'amour si forte et si bruyante qu'à la fin elle le prit de court et lui fit (presque) peur. Le lendemain, à la demande du maire Jean Drapeau, il assura ses compatriotes qu'il avait bien compris leur vibrant message, mais que tout soir n'étant pas nécessairement soir de fête qui renverse les us établis, peut-être valait-il mieux, dans les jours à venir, entretenir plus discrètement un amour qui, par ailleurs et vu sa puissance, ne pouvait que durer, indélébile. Nous ne le

savions pas encore, mais la longue dynastie du CH allait bientôt commencer, sa Flanelle serait bientôt sainte.

L'été et l'automne de 1955 furent, pour notre famille, ceux du grand, du grand… je ne sais pas quel mot au juste utiliser, car chacune et chacun vécut ces deux saisons-là selon son mode d'être, sa façon de penser et de réagir. Les parents réalisaient leur vieux rêve, l'étape définitive après tant d'autres du rêve d'origine : la « grande » maison était en construction. Pour les enfants, cela signifiait une augmentation des obligations dans le registre des tâches, puisque notre père était beaucoup engagé dans la construction en cours ; pourtant, « le train », les foins et les récoltes manifestaient, vis-à-vis de leurs serfs (ah, les *Trente arpents* de Ringuet et leur langage), les mêmes exigences temporelles et musculaires. C'est bien cet été-là, je crois, qu'avec mes sœurs qui participaient aux travaux des champs nous formâmes un syndicat, une « union » selon le langage pré-monologue-Deschamps alors en vigueur, une « union » catholique de surcroît et ainsi qu'il se devait, l'UCEBP puisqu'il faut l'appeler par son nom, soit l'Union catholique des esclaves ben payés. Nous carburions à l'ironie et à l'humour, ce sont elle et lui qui assuraient, pour nos jeunes membres, la pérennité de l'huile de bras. Si on permet que je reprenne ce paragraphe en son début : l'été et l'automne 1955 furent, pour notre famille, ceux du grand barda — c'est le mot que je n'arrive pas à me sortir de l'esprit malgré la quête d'un synonyme. Barda. Grand. Grand barda.

Sauf qu'ironie et humour ont aussi leurs limites souriantes ou thérapeutiques dès lors que l'air est plein de pression pour cause d'obligations nombreuses et tressées bien serré. Ça crée, cet air, comme des nœuds dans les muscles et dans l'esprit, tu finis par te sentir pogné, comme. L'une de mes sœurs avait un mal étonnant dans la main gauche, elle qui était pourtant droitière, une autre n'en finissait pas de se tromper en exécutant des tâches pourtant habituelles, connues, routinières, banales. Pour ma part, je trouvais bien difficile d'accepter le fait de ne pouvoir suivre à mon goût les activités du baseball majeur et des Royals de Montréal, de ne pouvoir écouter, au « temps des

foins » par exemple, les nouvelles du sport de 12 h 25 à la station radio CJBR de Radio-Canada à Rimouski, nouvelles lues par la belle voix grave de Claude Pearson. Et l'on mit aisément sur le compte de mes frustrations sportives, et peut-être fut-ce le cas je n'en sais toujours rien, l'innocence des années d'enfance a ses droits — on mit donc sur mes frustrations sportives divers impairs que je commis aux champs et qui retardèrent (si peu) l'engrangement du foin.

C'est à l'automne, saison des saisons, au moment de la rentrée scolaire et du plus beau jaune des champs de grain (blé, avoine et orge) que l'univers se mit à jouer un air que je ne connaissais pas, un air de Vivaldi mais dévoyé et qui « incohérait », dirais-je aujourd'hui, un air de chanson d'amour qui tourne mal, l'amoureux n'en pouvant plus de retourner dans son corps et dans ses images de jour et de nuit le mécontentement qui le frappe. C'est au début de l'automne de 1955 que l'univers se mit en état de déconcrissement. De déprime, et selon le livre freudien en plus, et même si Freud n'a jamais employé ce mot-là, « déprime » — on comprend cela plus tard, les années et l'apprentissage ayant développé ses connaissances. Mais il faut savoir être beau joueur et sauver la face, il importe d'aller à l'école comme si de rien n'était malgré l'envie de brailler comme un veau (votre veau de l'année disparaîtra en décembre) qui ne cesse de vous surprendre dans tous les détours ; la construction de la « grande » maison, elle, avance selon les plans paternels, les récoltes, céréales et potager, présentent bien — « les patates seront belles cette année » (air connu).

Ce furent les Dodgers qui me sauvèrent la mise. Merci, Johnny Podres, lanceur gaucher fêtard, et merci, Sandy Amoros, ex-Royal de Montréal, voltigeur de gauche d'origine cubaine appelé en fin de match à jouer à la vache par mesure défensive. Ce furent les Dodgers qui me sauvèrent la mise en remportant, ENFIN, la Série mondiale, en battant, lors du septième et dernier match, les Yankees de New York (évidemment). Il n'y avait pas d'appareil radio sur bûche de bois, cet automne-là, le monde était en barda, mon père et moi parlions chacun un langage propre, celui des préoccupations premières de l'un et, de l'autre,

il causait volontiers de cloisons et d'isolation, je causais de Campanella, Snider, Furillo, Gilliam et Erskine.

Il avait bâti sa maison ; j'avais trouvé mon *home* ; l'automne suivant, j'allais « partir pour le collège », entreprendre les/des études classiques, les Dodgers allaient perdre la Série mondiale contre les Yankees (évidemment), la partie parfaite de Don Larsen aidant. Avant 1955, au temps de tant de défaites, les partisans des Dodgers, tenaces et pleins de confiance en dépit de tout, n'en finissaient pas de scander « *Wait 'til next year* » ; en 1955, le slogan devint « *This year is the year* » ; en 1956, il se reformula, plein d'ironie et d'humour, et devint alors « *Wait 'til last year* ».

Ma vie, alors, se mit à imiter la Série mondiale, chacun sa maison, chacun ses mensonges romantiques et sa vérité romanesque, chacun son *home*. Le temps des ans, désormais, allait se nommer selon la Série mondiale de cette année-là. L'an 1957 fut celui de la victoire des Braves de Milwaukee sur les Yankees, 1959 celui de la victoire des Dodgers sur les White Sox, 1960 celui du circuit de Mazeroski et de la victoire des Pirates de Pittsburgh sur les Yankees, qui battirent les Reds de Cincinnati en 1961 (leurs victoires se raréfiaient, quand même), etc. (vous vous souvenez des conversations de baseball entre le narrateur et son grand-père mourant dans *L'invention de la solitude* [1982] de Paul Auster ?). Bientôt, après les Canadiens qui étaient déjà dans la photo, les Alouettes allaient joindre la temporalité (ah, les trois défaites de 1954, 1955 et 1956 en coupe Grey) et fournir aux années leurs repères.

L'automne du grand barda et des cadences diverses, sportives, syndicales, etc. était passé chez nous et avait donné naissance, comme, à un slogan neuf : chacun et chacune jouait sa musique selon la sienne, de cadence, ou le sien, de rythme, le sien, de point de vue, ou la sienne, d'opinion. La défaite ou la déprime n'était pas une déchéance, encore moins une décadence : ce n'est, bien souvent, que le moment d'avant la victoire (la… cadence ?) — *wait 'til next year*, mais faut pas remettre aux calendes grecques pour autant le « *this year is the year* » !